

— L E —

CRIME DES BRUYERES

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

PREMIERE PARTIE.

I.

UN TRAITRE

Lorsque la guerre avait éclaté, loin de s'en désoler, il l'avait accueillie d'un cœur d'autant plus léger, qu'un homme pratique, peu scrupuleux sur les moyens, il la considérait comme une occasion propice d'accroître sa fortune.

Appartenant au même régiment que Maurice, il devait partir, lui aussi, le lendemain. Mais il n'y songeait guère. A vrai dire, la perspective de défendre la patrie ne l'enflammait aucunement. La gloire militaire lui importait peu, et il tenait trop à sa vie pour se résoudre à l'exposer. Il n'avait pas l'étoffe d'un héros, pas même d'un soldat, et s'il était belliqueux, c'était à la condition qu'il ne courût, lui, aucun danger.

D'ailleurs, depuis qu'il avait surpris le secret du colonel, une idée l'obsédait. Il la retournait en tous sens dans son cerveau, tout en cheminant lentement dans le parc. Il était si absorbé que, sans y prendre garde, il s'était éloigné toujours davantage du château, masqué par les arbres et touchait maintenant à l'extrême limite du domaine.

Tout à coup, un bruit sourd et lointain se fit entendre. Frédéric, arraché à sa rêverie, leva les yeux vers la route blanche. Qu'était-ce que cette grande masse noire qu'il apercevait là-bas et qui s'avavançait en plein soleil, au milieu d'un fourmillement d'éclairs d'acier, mobiles et furtifs ? Cette apparition fantastique se rapprochait de plus en plus, et, malgré le nuage de poussière qui l'enveloppait de toutes parts et la suivait en tourbillonnant, le régisseur distingua bientôt des hommes et des chevaux, des armes étincelantes, des casques reluisants. Puis, à mesure que la distance diminuait, des cris de commandement, des exclamations rauques et quasi sauvages parvinrent à l'oreille attentive de l'intendant. Plus de doute : c'étaient des Prussiens.

Arrivés à une centaine de mètres de Vatrín, ils firent halte au centre d'un large carrefour où six chemins s'ouvraient en étoile. Les officiers délibérèrent, visiblement embarrassés sur la direction à prendre.

Frédéric eut une courte hésitation. Il jeta un regard circulaire autour de lui. Mais non ! personne ne pouvait le voir ; le château était loin ; maîtres et domestiques s'y trouvaient occupés. Il ne risquait pas d'être aperçu.

D'un bond, il franchit la haie vive qui enserrait la propriété et se dirigea résolument vers les ennemis.

— Vous allez nous renseigner, lui cria un officier général, qui se piquait de savoir notre langue. Parlez... ou bien..

D'un geste menaçant, il indiqua les soldats qui déjà l'entouraient.

Le régisseur salua.

— Mon général, dit-il, je suis prêt à répondre.

— Bien ! Y a-t-il des troupes françaises par ici ?

— Non ; mais elles ne sont pas loin.

— Où ? Dépêchez-vous ?

— Pardon, mon général ; mais ce que je sais est très important pour vous, et..

— Aurez-vous bientôt fini, *der Teufel*, je vous dis que nous sommes pressés. Si vous ne répondez pas tout de suite, vous êtes mort !

— Je n'ai pas l'intention de vous cacher ce que je sais, puisque je suis venu spontanément vers vous. J'ai des choses d'un haut intérêt à vous apprendre. A quoi vous servirait-il de me tuer ?

— *Der Kerl hat recht !* (Le drôle a raison !) fit l'un des officiers.

— Quand vous saurez mon secret, continua imperturbablement Vatrín, ce sera pour vous une victoire assurée, et vraiment... je mériterais bien quelque chose..

Le général fit un geste d'impatience. Il échangea en allemand quelques mots avec ses officiers, et voyant qu'il fallait en passer par où Frédéric voulait, sous peine de ne rien savoir, il lui glissa de l'or dans la main.

— Là ! Parleras-tu maintenant ? dit-il.

— Hum ! mes révélations seraient dignes d'une plus belle récompense, répondit impudemment le régisseur... Enfin, je veux bien me contenter de cela... Prenez ce chemin, il vous permettra d'éviter le village. Vous rejoindrez directement la grande forêt que vous apercevez là-bas. Vous y trouverez certainement des Français. En prenant le côté que je vous indique, vous tomberez dessus à l'improviste, et vous les empêcherez de mettre leur projet à exécution.

— Quel projet ?

— De déloger un régiment prussien qui doit être campé un peu plus loin, du même côté. En faisant diligence, vous arriverez à temps, car il y a une heure à peine que les Français ont passé par ici.. C'est tout ce que je sais, Messieurs. Bonne chance !

Avec une agilité et une prestesse surprenantes chez ce colosse, Frédéric sauta par-dessus la haie et disparut dans le fourré, avant que le Prussien eussent eu le temps de s'en apercevoir.

Les officiers se regardèrent, interdits. L'un d'eux voulut faire poursuivre l'intendant. Mais comment le rejoindre dans cet inextricable taillis ? Ce serait une perte de temps inutile, tandis qu'une bonne proie leur était réservée plus loin.

Marsch ! croassa le général.

Les chevaux reprirent leur lourd galop, et tous s'éloignèrent, avec un cliquetis d'armes pesantes, dans la direction indiquée.

Cependant Vatrín était retourné au château et vaquait avec le plus grand calme à ses occupations accoutumées.

Il ne pensait aucunement qu'il pût être en danger. Personne ne l'avait vu, il en était sûr, et les Prussiens étaient loin maintenant. D'ailleurs, quand même il eût conçu quelques craintes, la ruse lui eût conseillé de ne rien changer à son train de vie habituel afin de dépister tout soupçon.

II.

FIANCÉ SANS LE SAVOIR

Après le déjeuner, Maurice s'approcha de Frédéric.

— Je vais prendre congé de M. Fournier, lui dit-il. L'accompagnes-tu ?

Un éclair passa dans les yeux de l'intendant, mais il répondit avec sa politesse accoutumée, un peu mielleuse :

— Je ferai comme il vous plaira.

Les deux jeunes gens sortirent et s'enfoncèrent sous bois

A suivre